



N° 7. — 1^{re} ANNÉE

AVRIL 1917

20 centimes

les tablettes

SOMMAIRE : Tablettes, CLAUDE LE MAGUET. — La ferme de la Houquette, CLAUDE LE MAGUET. — Danse des morts, P.-J. JOUVE. — Les temps maudits, MARCEL MARTINET. — Le Ballet des Nations, VERNON-LEE. — Bois gravés de FRANS MASEREEL.

CONDITIONS D'ABONNEMENTS. — Pour tous pays : Un an, 2 fr. — Six mois, 1 fr.

Adresser les mandats à CÉCILE NOVERRAZ, 23, rue des Bains, Genève. — Tout ce qui concerne l'administration et la rédaction devra être envoyé à la même adresse, avec la suscription : *les tablettes*.

TABLETTES

L'amour victorieux

L'actualité, ces temps, me harcèle particulièrement. Elle hallucine mes pensées, oppresse mon cœur, empoisonne ma vie. Un soir, après mon travail, déjà rendu d'efforts, je traînais mon être lesté de rancœurs, chargé de dégoût. Et cela s'était tellement accumulé, était devenu si lourd, que la confiance ne parvenait pas à se dégager de dessous cet amas. Et je soliloquais, indigné :

« L'actualité ! Du sang, de la politique, du mensonge ; de la servilité intellectuelle, de la sottise populaire complice, du reniement agressif ; de la bonté bafouée, de l'honnêteté salie, de la vérité crucifiée ; du labeur malfaisant, du pain rare, du commerce florissant ; de la vengeance qui se satisfait, du crime honoré, de la pensée muselée ; des intérêts aux prises, des systèmes en dispute au chevet de l'humanité agonisante, de l'enfance fanatisée...

« L'actualité ! Du malheur, de la honte ! De la foi qui s'écroule, de la désespérance, de la nuit !...

« Où retrouver la force d'espérer ?... Dans le lointain, nulle lueur vers qui diriger mes pas. Je renonce à poursuivre ma route sans but !... »

* * *

En proie à la plus grande agitation, j'arrivai chez moi. En ouvrant la porte, une odeur d'honnête simplicité m'enveloppa doucement et je m'attendris... J'étais à présent dans ma famille fêtant mon retour. Libéré de mes pensées douloureuses, je m'abandonnai au bonheur qui m'entourait. Tout, en la demeure, exprimait de la bonté, consolait et encourageait. Les moindres objets me disaient leur sympathie : les jouets de l'enfant, les ustensiles de cuisine, les livres, la machine à coudre, tout rappelait un bienfait ou contenait une promesse. En y réfléchissant, il me fut clair que tous ces objets, fidèles à nous servir et à nous divertir, ne faisaient que nous transmettre la sympathie des hommes, nos frères, attestaient leur effort pour rendre la vie bonne. Ces créations prouvaient, en dépit de tout, l'amour de l'homme pour l'homme.

Et je revins au sujet qui m'avait tant torturé tout à l'heure. Mais l'actualité ?... « L'actualité, me répondit une voix de sagesse, c'est à ceux qui ont compris que les hommes n'étaient pas faits pour elle, qu'il appartiendra de la combattre dans ses conséquences. Ils devront montrer que seul l'amour est vrai et que celui qui se livre à la haine sort de lui, s'égare, se dément. Il suffit de constater l'existence de l'amour chez l'homme. Ranimons-en la flamme. Là où gîte l'amour, la haine n'est pas à sa place.

L'amour est éternel. Les efforts de civilisation par quoi il se manifeste sont permanents. La folie destruc-

trice ne fut toujours que passagère et, quelle qu'ait été sa violence, elle n'a jamais vaincu le principe de vie qui, toujours, luit pour les bons. »

* * *

Il avait suffi de la chaude atmosphère familiale pour faire fondre en mon cœur les neiges de la désespérance. Une blanche floraison de joie s'y épanouissait maintenant. Et dans l'humble demeure, vibra le chant de l'amour victorieux.

CLAUDE LE MAGUET.

Notre « Numéro Tolstoy »

Nous avons parlé de notre intention de consacrer un numéro spécial au grand Tolstoy. Nous pouvons aujourd'hui annoncer ce numéro qui sera celui de juin. Nous ferons un fascicule exceptionnel, plus gros qu'à l'ordinaire.

Notre idée a rencontré de la sympathie, de l'enthousiasme même, et nous sommes assurés de précieuses collaborations. L'adhésion de Romain Rolland, entre autres, nous est déjà acquise. Il nous écrit : « Je serai heureux de m'associer à l'hommage que votre courageuse feuille veut rendre au vieil apôtre ».

Il s'agira, comme le dit notre ami P.-J. Jouve, de faire témoigner Tolstoy au sein de la guerre européenne.

Nous publierons, dans notre prochain numéro, la liste des collaborateurs du « fascicule Tolstoy ».

CONTE INACTUEL (suite)

La ferme de la Houpette

Tout en dévorant notre pain, nous sortîmes du village. La pluie devait attendre ce moment. D'abord quelques grosses gouttes tombèrent lourdement en faisant un bruit de chose molle qui s'écrase ; puis, ce furent le déluge et l'ouragan loufoques. Le temps se comportait comme une armée victorieuse entrant en pays conquis.

La nuit était venue. Nous comptions bien la passer à l'abri quelque part. Il nous paraissait impossible que rien ne s'offrît pour nous permettre de « braver des autans les terribles colères ». Précisément, dans un pré se trouvait un abri pour les vaches. Ah ! la bonne aubaine !... Nous entrâmes dans le pré transformé en marécage ; nous enfoncions jusqu'à la cheville. Arrivés à l'entrée de l'abri, l'ami Marcel, averti, fit craquer une allumette. Moi, je n'aurais pas songé à cela et serait entré sans hésitation. La précaution n'avait pas été superflue. Pas un endroit, dans l'étable, où nous eûmes pu poser le pied sans le souiller de bouse. Et dire que je m'y serais étendu de confiance !

Nous poursuivîmes notre route sous la bourrasque.

— Ah ! chouette !... Une baraque de cantonnier !...

Malheureusement, il nous fut impossible d'en enfoncer l'huis.

Nous ne désespérions toujours pas. Cependant, il se faisait déjà tard. En traversant un village, nous

essayâmes, comme refuge, d'un tombereau : son inclination offrait un abri relatif. Mais à peine étions-nous installés que le véhicule bascula, provoquant un grand fracas. Les chiens de toutes les fermes firent entendre des aboiements protestataires. Nous filâmes avec toute la précipitation qu'exigeait la prudence. Nous entendîmes derrière nous des volets s'ouvrir et des voix menacer. Et la seule bonté de cette terrible nuit fut de nous protéger de son ombre.

Une fois dans la plaine, Marcel me déclara ne plus pouvoir continuer à marcher. Il souffrait d'une grosseur dans l'aîne. Nous nous assîmes sur le côté de la route, dos à dos. Et, malgré le vent et la pluie, le copain s'assoupit bientôt. Ce n'était pas la première nuit qu'il passait ainsi. Quant à moi, grelottant et stoïque, n'osant bouger de peur de troubler le repos de l'ami, j'attendis le matin.

Ce fut long.

J'assistai enfin au réveil du jour. Il semblait ne se lever que contraint. Maussade, lambin à se préparer, il me fit penser à un homme encore las d'une débauche de la vieille. Les formes, d'abord timides et comme romantisées, s'enhardirent et se précisèrent. Les maisons d'un hameau assez proche apparurent. Dans le matin honteux et fatigué, elles étaient un exemple de force calme, une leçon de stoïcisme. Et elles m'exhortaient doucement, en sœurs, au courage.

Bientôt, la fumée s'éleva au-dessus des toits. Oh ! l'attendrissement infini qui me vint de ce simple spectacle ! Je me représentais la sûre félicité des habitants de ces chaumières, leur vie calme et laborieuse : un mécanisme de bonne vieille horloge, au mouvement lent, doux et silencieux. Et ce mouvement régla mon cœur et mes pensées à sa molle cadence.

Je fus arraché à mes bercements par un bruit saccadé de ferraille. C'était une voiture de laitier où les pots s'entrechoquaient en dansant. Le conducteur sifflait un air allègre, frais, un air matinal. En passant près de nous, il ne s'interrompit point et c'est à peine s'il nous regarda du haut de son siège. Nous n'encombrions pas le chemin, c'est tout ce qu'il nous demandait. Nous étions quelque chose de rebutant abandonné sur le côté de la route.

Le bruit de la voiture réveilla mon ami. Il fut assez long à se rendre compte de la réalité et à retomber, non pas sur ses pieds, mais plus précisément le derrière dans la boue.

— Ah ! quel rêve ! s'écria-t-il quand il fut remis.

— Tu as rêvé ?... Tu as bien de la veine !...

— Oui, j'ai rêvé que j'étais ridère.

— C'est peut-être un présage, dis donc... Seulement, si tu veux me raconter ton rêve, je t'écouterai bien en marchant. J'ai besoin de me réchauffer et ton histoire n'y suffirait pas.

— Tu as si froid que ça ?

— Oui, je n'ai pas pioncé et j'ai tremblé toute la neuye. Je n'osais pas bouger, tu dormais si bien !...

— Mon pauvre Jean, tu peux dire que tu n'es pas verni pour ton premier coup de trimard.

— Je me levai péniblement. Mes membres étaient engourdis par le froid, ankylosés par l'immobilité. Marcel voulut se lever aussi, mais il n'y réussit pas.

La douleur qui l'avait pris la nuit et qui nous avait obligés à faire étape, lui interdisait, sous peine de grandes souffrances, de se mettre sur pied. Avec mon aide et en sacrant de douleur, il y parvint cependant. Pour marcher, ce fut chose pire. Mon compagnon, après avoir essayé, dut y renoncer. Je me lamentais et parlais d'aller demander l'hospitalité à un paysan.

— Tu n'es pas un peu fou ? s'étonna Marcel. Tu as donc envie de te faire chasser à coup de fourche ?

— Quoi faire alors ?...

— Attends, ça ira peut-être mieux tout à l'heure.

— Si je te portais ?

— Ce n'est pas que je sois bien lourd, mais tu n'es pas très costaud, surtout en ce moment.

Tout de même, nous ne pouvions pas nous immobiliser sur la route. Notre estomac, trop légèrement pourvu la veille, réclamait déjà. Et la chose qui s'imposait avant toute autre, était un bon seau d'eau fraîche où éclaircir nos visages et nous ragaillardir.

Avec peine, le copain s'appuyant sur moi, nous parvinmes à la première maison du hameau. La porte en était ouverte. Nous nous avançâmes jusque sur le seuil. Une femme était occupée aux soins domestiques. Elle ne nous avait pas vus. Nous nous regardâmes, car il nous semblait tout d'un coup que ce que nous faisons était plein d'audace, tant nous avions conscience de notre délabrement et de notre air maupiteux. Mais nous ne pouvions plus reculer, sous peine, si nous étions aperçus nous éloignant, de donner à penser les pires choses. Alors, d'une voix humble et faible, nous appelâmes :

— Madame ! Madame !...

La femme se retourna à notre appel. En nous apercevant, elle poussa un cri affolé. Nous nous excusâmes de lui avoir causé une telle frayeur. Nous étions des voyageurs inoffensifs et nous ne nous étions présentés sur le seuil de sa demeure que pour lui demander de l'eau.

Nous voyant aussi humbles et se rendant compte qu'en effet elle n'avait rien à craindre de nous, la paysanne nous injuria :

— Feignants qu'vous êtes !... vous feriez bien mieux de travailler au lieu de courir les routes. Vous ne voudriez pas que je tire un seau d'eau de mon puits pour des vagabonds !...

Parce que nous avons affaire à une femme, nous trouvâmes plus facilement la force d'encaisser l'affront. D'ailleurs nous commençons à comprendre que nous aurions bien des méchancetés à subir de la part des habitants de cette région.

En nous éloignant, nous pensions, mon ami à son rêve de fortune, moi à la douceur que j'avais ressentie il y a un instant, en imaginant le bonheur des paysans de ce hameau.

(à suivre)

CLAUDE LE MAGUET.

« ENTRE NOUS »

Samedi 28 avril, à 8 h. 1/2 du soir, salle Vigny, boulevard du Pont-d'Arve : RÉUNION DES CAMARADES.

Samedi 5 mai, même salle et même heure : CAUSERIE par le camarade SCHIFF sur la *Psychologie des belligérants*. Cordiale invitation.



Nous avons l'heureuse fortune de pouvoir offrir à nos lecteurs la primeur d'œuvres inspirées par la guerre à deux jeunes poètes français de talent. Nous donnons trois poèmes de la Danse des morts, de notre ami P.-J. Jouve, dont beaucoup de camarades ont apprécié le Poème contre le grand crime, d'un lyrisme si large, puis le poème terminal du livre (Les temps maudits), de Marcel Martinet, un poète qui, naguère dans l'Effort et plus récemment dans l'excellente et courageuse revue demain, nous a montré ses grandes qualités.

Ces deux œuvres vont paraître incessamment.

Danse des Morts¹

USINES

LA MORT

Admirable est leur continent mécanique.

VOIX DES PLAINES

Villes et plaines,
Elle est mangée par les tribus prolifiques d'usines,
La terre,
Et la vieille usine de haine
Dévore
Les peuplades militaires.

LA MORT

L'usine, ma guerre de toujours et ma hargne !
Entre l'or et le travail, sa bataille
Était l'aube de la mêlée
Avec les corps morts et le sang.
L'usine, aube de la guerre !
Et voici la guerre d'usines.

VOIX DES PLAINES

La forge vomit dix ciels noirs sur la plaine.
A des lieues s'entend le ronflement livide.
Les bâtiments, dans le sol de fer, branlent.
Les trains sifflants les mordent en tous sens.
Les barraquements éventrent les champs.
La ligne lance au fond des nuits ses locomotives.
Les convois d'explosifs traversant les faubourgs
Fracassent le ciel triste.
La ville, sous les calculs et sous les coups,
Gémit, hurle.

LA MORT

Admirable, la mécanique.

VOIX DES PLAINES

Au-dessus des fours et des tours, bondissent
Les araignées métalliques
Des ponts.
Les torrents d'étincellements
Fusent
Dans les cathédrales cuirassées.
Les blocs incendiés
Sont happés
Par le tourbillon des cylindres.
On lime l'obusier géant
Ruisselant de lumière.
Là-bas, parmi les bois,
L'ouvrière est à sa dentelle
Détonnante,
Sa dentelle de mort universelle :
La fusée.
Et la ligne ronfle et siffle
Pour la victoire, dans la nuit.

LA MORT

Je suis toute réjouie par cette immensité mécanique.
Fondeurs, me sentez-vous
Dansant sur vos yeux fous ?
Et l'armée des torsos nus,
Sens-tu mon frisson d'air froid
Suspendu ?
Et toi, tourneur, vois-tu mon bras broyant ton bras ?
Et toi, l'ouvrière, faiblis-tu ?
N'ai-je pas enflammé tes mains, poudrier ?
Garde-voie sans sommeil,
Ton drapeau rouge remuant les brumes,
Vois-tu venir la rame
Qui t'écrasera ?

Va, l'Usine de l'or,
Manie leurs mains, broie leurs échine,
Précipite leurs coeurs et laboure leurs peaux,
Fais haleter leurs seins et dessèche leurs ventres,
Crève les veines, brise les âmes,
Car ils ont encor de la peine humaine !
Tuberculose, caresse
Leur poumon noirci qui souffle.

Service militaire.
Usine militaire.
Ni grève ni soupir.
L'ordre règne.

Et demain,
Sur les ciels noirs aux lettres d'or
Roulera la clameur qu'ils nommeront victoire :
Le meurtre du peuple
Par tous ceux du peuple.

FOURMILIÈRES

C'est ici.

La terre est de lèpre et de fer.
Les ornières noyées luisent comme des rails.
La pluie perpétuelle est vautreée sur la plaine,
Le vent mord.
Sous ces renflements mous,
Les boyaux et les fosses
Serpentent, se creusent, fuient,

¹ D'une œuvre à paraître, en collaboration avec le peintre EDMOND BILLE.

Méandres calculés
Dans la glu infinie hérissée de ferraille.

Sans fin, à ras du sol,
Charnier.

Là, sous leurs monstrueux enduits de boue et de tristesse,
Sous leurs matelas bigarrés qui les défendent
Contre le gel, contre l'eau ruisselante et les ruées d'air,
Là marchent, mangent, dorment,
Là plaisantent, font leur ordure,
Des hommes.
A l'infini, des fourmières d'hommes,
Pesamment, sans répit, jusqu'à l'horizon d'éclatements,
Des hommes.

Ils attendent.
Ils se grattent, mangés de bêtes.
Ils ne pensent pas ; ils ignorent.
Ils endurent.
Et l'obus féroce, hululant,
Qui tombe ici ou là,
Fait jaillir en gerbe rouge, ici ou là,
Un lot de corps.
Et perpétuellement, ils avancent, s'arrêtent,
S'immobilisent,
Dans l'inconnu des jours blafards, des nuits acides,
Dans l'attente.

Les terrains sont gorgés d'humanité morte.
Le cadavre est le fruit du sol.
Sa vaste odeur, sur l'étendue des plaines, s'avance.
Et chacun sait dans son cœur
Qu'il est cadavre
De l'avenir.

Hier, demain, à l'heure dite,
Les hurlements, les trombes,
Les cieus rougis et noirs,
Les déchirements universels qui broient les plaines,
La flamme, air et terre ;
On leur dit de sortir, ils sortent.
Ils éclatent, fondent, vivent.
Ils empalent la chair et l'égorgeant.
Ils sont possédés de la bestialité panique,
Sur les ruisseaux de sang, les gloussements de cris,
Et c'est fini.

Derrière eux,
La terre est un recueillement puant de nouveaux morts ;
Et leur attente,
Debout, couchés, vautreés,
Recommence.

CADAVRES

LA MORT

Mes cadavres, mes cadavres !
Rampe, ta chair à demi-morte,
Combattant d'hier,
Sur ce terrain-là,
Le reconnais-tu ?
Tu y courus, bête sauvage ;
— Et regarde :

Cadavres, cadavres !
Des horizons et des marées !
Pacifiés, déchiquetés, les vieux, les jeunes,
Épaisseurs sur épaisseurs dans la terre cadavéreuse,
Brassés par la pluie,
Arrachés par celui qui passe,
Et labourés, et retournés,
Chaque jour, par les obus tenaces,
Morts que la mort tue, fusille, crève et fait éclater
Encore !

Ceux de six mois, ceux de deux jours,
Et des terrains morts qui reviennent à l'air ;
Le compagnon, qui rigolait la veille :
« T'en fais pas »,
Le voilà.
Torse planté en terre et la tête penchée,
Avec le ver de ses lèvres entre ses joues,
Te regardant, d'un regard clair !
Restes séchés
Sur les plateaux, pendus au réseaux de fer,
Par un seul jet de mitrailleuse, hâchés ;
Des têtes noires, grouillant de larves,
Fémurs, dents pointues et kèpis,
Dans un bitume de terre paisible
Qui dévore...
Et les moins anciens, avec leurs rats sous eux,
Et les neufs, figures vertes, puanteur.

Mes milliers d'armées de cadavres pétris
Et là, bouche à bouche, corps à corps
Avec ce qui remue encore
Et vit !
Debout, vers le soir, mes cadavres
Plantés dans un fleuve de morts ;
Et les images pieuses, les lettres d'amour qui volent,
Silence.
Cadavre assis, cloué par la gorge à des planches.
Et ça, tranche humaine,
Les cheveux en haut,
Et la bouillie des viscères jusqu'en bas.
Et les suppliants, les empalés, les extatiques,
Les géants pétrifiés, nègres énormes,
Arcboutés,
Leur mâchoire avalant des vers.
Et les grotesques
Ricanant, bavant de la bouche,
La face bouffie, le corps tordu,
Tirant la langue,
Des pantins cassés, ces héros !
Et le jour, la nuit, vous autres vivants,
Foulant, foulant les morts.

Allons, — cadavres, cadavres, et cadavres !
Quand nous vengerons-nous, le peuple des morts ?
Quand se lèvera l'armée sans nom,
L'armée sans âge ni patrie, quand s'ébranlera-t-elle,
Pour que les autres,
Les assassins, les forbans,
Crient de folie, vos souffles sur leurs nuques ?

Elle ricane.

P.-J. JOUVE.

Les temps maudits¹

L'AGONIE

*Grande pitié qui est au royaume de France,
Douleur de ma patrie...*

O mon pays, ô mon peuple de France,
France de plaine et France de montagne,
Morte est la joie et morte l'espérance,
France de ville et France de campagne,
C'est grand' pitié au royaume de France.

* * *

Terre à blé et terre à houblon,
Champs de betterave et de chanvre,
Les bois et les prairies,

Vieux murs des fermes cimentés
Par tant d'âpre labeur,
La maison, l'horloge, l'armoire,
L'étable et l'écurie,

Et le village et la cité,
Noircis, patinés, réchauffés
Par des siècles d'histoire,
Par tant de siècles de misère
Et tant de jours d'espoir,

L'église et le château, l'usine
Qui brûla tant de vie,
Et la fabrique et l'atelier,
Et la rue et tous ses pavés
Où tant de souffrance a passé
Les yeux rougis, le dos baissé,
Où tant de révolte a sonné
Avec les drapeaux noirs dressés
Dans de belles folies,

Grande pitié qui est au royaume de France,

O mon pays, douleur de ma patrie,
Ton clair visage est plombé par la mort,
L'arbre et la terre et les murs de la ferme,
L'herbe du pré, le charbon de la mine,
Le blé en fleur et le bois de l'armoire,
Et le pavé, la vieille pierre humaine,
Tout est mêlé, déchiré, écrasé,
Et c'est la boue d'une bouillie de sang
Qui de ton ventre où la mort creuse et fouille,
Terre de France, ô terre assassinée,
Terre criblée de semailles d'acier,
C'est cette boue de ce qui fut ton sang,
Ta fière joie et ta force éternelle,
C'est de ta chair que coule cette boue,
Pays français, ô terre maternelle.

* * *

C'est grand' pitié au royaume de France.

Les hommes de campagne,
Les hommes de l'usine,

Ceux des chantiers, des ateliers, des mines,
Ceux des rues et ceux des maisons,
Tous les hommes de France,

Les voilà, ils étaient partis,
Les régiments, les uniformes,
Dans les wagons des trains sans fin,
Sur les routes de France,

Les voilà, au fond des fossés,
Sur le milieu des routes
Entre des peupliers cassés,
Entre des saules ébranchés
A la dérive des rivières,
Arrêtés dans les lits de joncs
Et de nénuphars des étangs,
Au creux des prés non moissonnés,
Dans l'herbe des prés non fauchés,
Et dans le silence des bois,
Dans les fourrés, dans les clairières,

Les voilà, les hommes de France,
Le visage contre la terre
Ou leurs yeux morts au ciel levés,
Les corps rigides et glacés,
Les corps écrasés, arrachés,
Chair sanglante et livide,

Les voilà, les voilà, fauchées et moissonnées
Les belles forces de la France,
Voilà les régiments l'un sur l'autre entassés,
Des tas de viande humaine ;
Pourrissant sous leurs uniformes,
Les cadavres amoncelés,
Tous les régiments d'ossements,
Tous les hommes de France.

Douleur de ma patrie, ô mon peuple de France,
Par tes plaies sans cesse élargies,
Par tes plaies creusées jusqu'au cœur
Coule le plus pur de ton sang ;
Beau corps français, grand corps meurtri,
C'est toi qui es là-bas gisant
Dans ta souffrance et dans ton sang,
— Quand resurgiras-tu, peuple de ma patrie ?

* * *

Grande pitié qui est au royaume de France,

Dans les campagnes désertées
La charrue mord encor la terre,
Mais sur ses bras au bois lustré
Pèsent trop peu les faibles bras
Des vieux hommes et des enfants,
La terre meurt d'amour trop faible,
Où sont les hommes ? Où sont les hommes ?

Voûtée sous l'effort séculaire
La femme qui pioche et moissonne
Use son labeur redoublé,
Mais elle est vaincue par la terre,
Et son cœur aussi l'abandonne :
A quoi bon peiner et tomber
Abîmée sur la terre amère !
Où sont les hommes ? Où sont les hommes ?

— Des vieillards, des enfants, des femmes —
Tout leur courage, ils l'ont donné,
Le fouet claque au poing de l'enfant,

¹ De l'ouvrage à paraître : *Les temps maudits, 1914-1916*, édition de Demain, Genève.

Mais à quoi bon ! Le corps succombe.
Se tuer à nourrir la guerre ?
Que la terre plutôt succombe,
Que la vieille terre française
Redevienne friche inféconde,
Lande de chardons et de pierres,
C'est assez fécond pour des tombes !

Et la terre meurt. Et des femmes
Brûlées par le feu des usines,
Et des vieux hommes écrasés
Sous un renouveau de souffrance,
Et des petits déjà vidés,

Voilà ton peuple, ô ma terre de France,
Voilà le grain de tes moissons futures,
Et le terreau des futures semences
C'est ta chair au charnier, peuple de mon pays.

* * *

Grande pitié qui est au royaume de France.

Terre de mon pays, peuple de mon pays,
Proie vivante à l'étal des marchands et des lâches,
Les corps c'était trop peu, la chair n'a point suffi,
Ils ont vendu ton âme, ils ont tué ton âme.

Âme de mon pays, âme de ma patrie,
Tu défailtais souvent de vice et de misère,
Mais tu rebondissais, tu aimais bien la vie
Et la vie t'emportait, grande âme populaire.

Où, tu aimais la vie, et tu savais aimer,
Et sachant bien aimer, tu savais bien haïr ;
C'est par là qu'ils t'ont prise, avilie et trompée,
Ceux qui ont pour métier de savoir bien mentir.

Tes maîtres, ma patrie, la sale populace
Qui fourmille et s'engraisse à ta peau de lion,
Tes maîtres t'ont traînée sanglante sur la place,
Âme libre, tombée aux mains des maquignons.

Ton âme, ô Liberté, ils t'ont volé ton âme !
Tremblants au souvenir de ta vieille épopée,
O France, ils t'ont châtrée, ficelée dans leur cage,
France aux griffes rognées, France aux ailes coupées,

Tu as tout accepté, France, France rebelle,
Mais vassale aujourd'hui des autres nations,
France domestiquée, France aujourd'hui muette,
Ils t'ont toute écrasée sous leur premier mensonge.

Tu as tout accepté. Dormeuse, ils redoutaient
Qu'un sursaut de dégoût soulevât ta colère,
Et pour détourner d'eux ce terrible réveil
Ils t'ont volé ton sang et la chair de ta chair ;

Tu as tout accepté. Tous les maîtres des hommes,
Partout, dans tous pays, ennemis et complices,
Les ont précipités les uns contre les autres,
C'étaient eux qu'ils sauvaient. Et toi, tu les as crus.

Ils t'ont volé ton sang, ils t'ont volé tes fils.
Et toi, mère asservie, tu les as laissé faire,
Et, tout n'étant plus rien après ce sacrifice,
Tu as tout oublié, tu as tout renié.

Tu as tout accepté. De ton âme trompée
Tu les as laissé faire une âme mensongère :

Qu'importe ! Tu trouvais dans la plus basse ivresse
L'oubli de ton malheur et de la vérité.

Vérité ! Air trop pur pour ton âme gâtée !
Vérité ! Dans leurs tas d'éœurante bêtise,
O peuple délicat, tu cherchais ta pâtée,
Les maîtres t'ont jeté de la haine à ronger.

Tu avais tant souffert, tu allais tant souffrir !
Pour porter ta douleur, pour porter ta misère,
Pour renier ta vie, il fallait bien haïr ;
Peuple partout dupé, tu t'es haï toi-même.

C'est ton âme aujourd'hui, ô mon peuple de France,
Cette âme de vaincu qui rit de sa défaite,
Cette âme fanfaronne et de lâche ignorance,
Cette âme de sottise et cette âme de haine.

Cette âme d'agonie. O mon pays de France,
C'est le crime des crimes, ils ont pourri ton âme
Après la mort des hommes et la mort de la terre,
Si ton âme était saine, il restait l'espérance,

Mais ton âme, ô mon peuple ! Où retrouvera-t-elle,
O grand peuple aveuglé, la lumière perdue ?
Mendiera-t-elle encor la divine étincelle
Dans les cœurs apostats de ceux qui l'ont vendue ?

Justice, liberté, les vieux noms bafoués,
Les arrachant de toi comme des haillons vides,
Peuple, ces haillons-là, c'était ta chair martyre,
Te voilà triste et nu dans le monde glacé.

Renie-toi, renie-toi, âme de ma patrie,
Trompe ton désespoir en te raillant toi-même,
Ris de ton esclavage et de ton agonie,
Couche-toi, vautre-toi dans ton propre blasphème,

Va, la vie est absurde et l'effort inutile.

— O fantômes des morts, pourquoi revenez-vous ?
Croyez-vous, dans l'amas des multitudes viles,
Réveiller des vivants ? Ils sont plus froids que vous.

MARCEL MARTINET.

Fête du « Réveil »

Nos camarades du *Réveil* organisent pour le 1^{er} mai, à 8 h. 1/2 du soir, à la **Salle communale de Plainpalais**, une

SOIRÉE LITTÉRAIRE

avec le gracieux concours de M. Pierre Daltour, de la Comédie, et de plusieurs amateurs distingués.

Au programme, deux poèmes de Verhaeren et Leconte de Liste, dits par M. Daltour ; une allocution du camarade Bertoni ; un duo, *les Glâneuses*, de G. Doret ; *l'Asile de nuit*, un acte de Max Maurey ; plusieurs morceaux de musique, des chansons et une tombola avec nombreux lots.

Il suffira de signaler cette fête à nos camarades, pour qu'ils y viennent nombreux. Il s'agit de combler le déficit du *Réveil*, qui augmente d'une façon inquiétante, et de permettre à nos camarades la publication d'une brochure de propagande.

Les lots pour la tombola sont reçus avec reconnaissance à l'adresse du journal, rue des Savoises, 6.

UNE MORALITÉ ACTUELLE (suite)

Le Ballet des Nations

Ainsi commença le Ballet : « Parmi les Nations engagées par Satan pour danser, car quelques-unes avaient été conservées pour grossir l'auditoire qui, autrement, n'aurait été composé que de diverses vertus endormies et des siècles à venir, qui sont notoirement incorporels et difficiles à contenter — parmi ces Nations en danse, il y en avait une toute petite, beaucoup trop petite pour danser avec les autres et, spécialement, mal disposée à entrer en danse parce qu'elle savait, par expérience, que les danses du Maître de Ballet la Mort s'exécutaient, en général, sur son corps renversé. Il était dit comme il a toujours été dit, qu'elle n'avait qu'à se tenir tout à fait tranquille en regardant les autres danser autour d'elle. Et, comme elle était là, au milieu de la scène occidentale, deux ou trois des plus grands et des meilleurs danseurs se mirent à danser un pas silencieux, en souriant, entrelaçant leurs bras, envoyant des baisers, ce qui signifie en langage de ballet : « N'ayez pas peur, nous vous protégerons » et, de nouveau, se retirèrent en dansant, faisant signe de leurs doigts à certain de leurs vis-à-vis, qui saluaient aussi et souriaient de la façon la plus engageante de l'autre côté. Pendant ce prélude, l'Idéalisme, l'Équité et un ménestrier borgne qui se tenait caché et se nomme Politique, jouaient des variations un peu conventionnelles sur l'hymne diplomatique, bien connu à la Paix; à leur audition, les Nations pirouettèrent avec indifférence, bien que la Peur, le Soupçon et la Panique commençassent à siffler et à frapper sur ce tocsin du moyen âge, enveloppé dans des journaux grasseyés.

Tandis que le plus petit de tout le Corps de Ballet était tout seul au milieu de la scène occidentale, ce même grand danseur, très bien entraîné, marcha vers lui avec des gestes polis qui signifiaient « avec votre permission » et, plaçant soudain ses énormes mains calleuses sur ses toutes petites épaules, se prépara à un saut de grenouille. Mais, à un signe du bâton de la Mort, tous les instruments de l'orchestre de Satan firent entendre un horrible fracas; la voix claire de l'Héroïsme lança une note magnifique et le pauvre petit danseur donna au géant un croc-en-jambe qui le fit chanceler. Cependant, le géant se releva aussitôt, bien que ses yeux fussent injectés de sang et son cerveau brouillé. Jetant alors à terre le pauvre petit danseur, il se mit à exécuter, sur son misérable petit corps, un des plus terrifiants *pas seuls* qu'ait jamais inventé le théâtre de Ballet la Mort, tandis que les Nations vis-à-vis dansaient lentement, jusqu'à ce qu'elles arrivent toutes pour enserrer le plus petit des danseurs qui était couché à terre et y restait privé de toute forme humaine pour servir de tremplin aux autres.

« Cette première figure de notre Ballet », dit Satan l'Imprésario du Monde, en se levant de son siège et saluant l'auditoire, c'est-à-dire les Nations qui ne dansaient pas, les Vertus endormies et les Siècles à venir, « cette première figure de notre Ballet s'appelle la

Défense du Faible. Elle se prolongera, sans relâche, jusqu'à l'extrémité occidentale de la Scène pendant que l'extrémité orientale est occupée par une invention chorégraphique qui n'est pas entièrement symétrique (la symétrie est appelée à disparaître) que j'appellerai le *Mouvement du Rouleau à vapeur* et qui se terminera par le triomphe des petites Nationalités (j'espère sincèrement que beaucoup d'entre elles se joindront à nous) qui perdront quelques-uns de leurs membres en prenant part à la danse. »

Pendant cette première figure du Ballet, la mise en scène, sur cette extrémité occidentale du théâtre, avait subi de graves changements et continuait à changer de telle manière que les Siècles à venir, assis parmi l'auditoire, convinrent entre eux que ces nouveaux divertissements dramatiques surpassaient tous ceux que la courtoisie de Satan leur avait procuré pour chasser leur *ennui*. Car, tandis que le Ballet avait commencé à la douce clarté d'un coucher de soleil d'août sur les champs à demi moissonnés, où les machines à couper le blé murmuraient paisiblement parmi les épis, où les charrues rasaient le chaume, on vit, au cours de l'action, la voûte étoilée de l'arrière-été éclairée par le brasier des fermes qui brûlaient au loin; on vit son bleu profond déchiré par les fusées tourmentées des obus, par les chandelles romaines et les soleils d'explosions lointaines. Peu à peu, les cieux, d'un bleu si paisible, s'obscurcirent de masses de fumée colorée par les flammes et de vapeurs empoisonnées qui montaient et descendaient, avançaient et reculaient, formant un brouillard intense obéissant au bâton de la mort aussi bien que les Nations saignantes de son Corps de Ballet.

Elles avançaient au dedans et au dehors de ce sombre abîme par deux ou par trois, tantôt cachées à la vue dans des flots de ténèbres, tantôt se montrant pour se diriger vers le pupitre du Maître de Ballet; ou bien, jointes en une étreinte terrible, elles se révélaient soudain par la courbe de météore d'un boulet ou par la flamme bondissante d'un magasin de munitions qui avait fait explosion, tandis qu'en haut voltigeaient et tournaient de grandes ailes qui lançaient en foudre des bombes. En avant et en arrière, les danseurs s'agitaient au milieu de ce jeu changeant de lumière et de ténèbres et subissaient d'incertains et timides changements d'aspect.

(à suivre)

VERNON-LEE.

Traduit par DAVID ROGET.

Les hommes ne sont point faits pour être entassés en fourmilières, mais épars sur la terre qu'ils doivent cultiver. Plus ils se rassemblent, plus ils se corrompent. Les infirmités du corps, ainsi que les vices de l'âme, sont l'infatigable effet de ce concours trop nombreux. L'homme est de tous les animaux celui qui peut le moins vivre en troupeaux. Des hommes entassés comme des moutons périraient en très peu de temps. L'haleine de l'homme est mortelle à ses semblables : cela n'est pas moins vrai au propre qu'au figuré.

J.-J. ROUSSEAU (L'Emile).